

Art Paris Art Fair : de la Corée à l'Afrique – Entretien avec Guillaume Piens



Paris | 31 mars 2016 | AMA | |

Guillaume Piens, commissaire général de la foire, a présenté à AMA les grandes lignes de cette nouvelle édition d'Art Paris Art Fair — et ses projets pour 2017.

Pouvez-vous présenter en quelques mots le focus sur la Corée ?

C'est un focus de très grande ampleur. Quatre-vingts artistes coréens représentés par huit galeries coréennes et 26 galeries occidentales y prennent part. Nous présentons à la fois des artistes historiques et contemporains, ce qui est assez rare à Paris. Nous organisons aussi beaucoup d'évènements annexes comme l'installation monumentale de Kiwon Park, Flash Wall, une évocation du mur qui divise la Corée et interroge la notion de frontière. Flash Wall est un mur de paix, installé devant le Grand Palais, sur lequel les visiteurs pourront déposer des messages pacifiques — au départ, cette installation a été réalisée à Berlin, une autre ville divisée. C'est un message bienvenu par les temps qui courent...

Nous présentons aussi un programme conçu par Sang-A Chun comprenant des performances et différentes installations à travers l'espace de la foire et dans le club VIP. Je pense en particulier aux performances de Sulki & Min, Materials, de Yeesookyung, When I Become You, qui aborde la question de la tradition et de la modernité, et de Young In Hong Let Us Dance qui est conçue comme un flash mob s'inspirant des manifestations estudiantines qui ont eu lieu à Séoul en 1988. À cette époque, on accusait la jeune génération de passivité alors qu'elle était en transition vers la démocratie ! L'artiste s'est inspirée de cet événement pour demander à de jeunes lycéennes de réaliser des chorégraphies formant un groupe qui va se déployer dans l'allée centrale de la foire. Il y aura aussi une conférence au Centre Culturel Coréen à propos de la scène coréenne réunissant les meilleurs experts sur le sujet. Enfin, il y a l'installation spectaculaire de Chung Hyun au Palais Royal L'Homme debout, qui vient parachever cette célébration de la scène coréenne.

Comment avez-vous préparé l'évènement ?

Beaucoup de voyages. Cette édition est le résultat de trois voyages de prospection à l'occasion desquels nous avons noué de nombreux contacts avec les galeries. Notre volonté est d'associer des galeries historiques, comme Park Ryu Sook ou Gana Art, avec de jeunes galeries émergentes qui ne viennent pas nécessairement de Séoul — comme la Gallery SoSo située à Paju ou la galerie Shilla qui vient de Daegu. Art Paris Art Fair n'est pas qu'une foire de consécration, c'est aussi une foire de découverte.

Quel regard portez-vous sur la scène coréenne artistiquement et institutionnellement ?

Il y a différentes clés de lecture. D'abord, il y a une relation à l'art abstrait qui franchit les générations. On trouve aussi une attention très forte portée à la matière, à la répétition du geste. Cela se manifeste

dans des formes très épurées. Ce n'est pas une scène « bavarde », mais elle suggère des idées essentielles.

Le lien avec la nature se ressent aussi dans une utilisation des matériaux qui englobe toute une vision du monde — comme le papier de riz ou encore le travail au charbon de Lee Bae. Le charbon, en tant que matière, évoque aussi bien la nature que la transmutation des éléments. Il y a un rapport presque chamanique, que l'on retrouve dans les rituels.

Il existe aussi d'autres veines, notamment chez les artistes de la jeune génération, qui vivent une situation différente. Tandis que la génération précédente vivait en vase clos — la Corée était un pays pauvre et très isolé jusqu'au début des années 1980 — les jeunes générations se forment souvent à l'étranger dans les écoles les plus prestigieuses. L'art coréen ne se réduit pas à l'art abstrait, il possède une dimension que j'appelle « technofuturiste » avec des artistes tels que Kim Joon qui présente des images de corps tatoués entièrement retravaillées à l'ordinateur et donc déconnectées de la réalité.

Il y a enfin un art plus politique, qui interroge la question de la frontière encore très présente aujourd'hui. La zone DMZ est un lieu de fantasme pour les artistes. C'est une frontière physique, mais aussi symbolique qui renvoie à une fracture sociale. C'est un lieu interdit, un non-lieu.

La foire présente 40 % de nouveaux participants cette année. Comment voyez-vous ce renouvellement ?

Il y a moins de renouveau que l'année dernière — 50 % à l'époque. Cela montre que la foire est en mouvement. Nous faisons en amont un gros travail de prospection pour convaincre de nouvelles galeries de participer. Nous organisons une vingtaine de voyages chaque année et nous préférons aller à la rencontre des galeries dans leurs villes — ce qui les touche par ailleurs.

La foire tend aussi à s'internationaliser. Près de 50 % des galeries viennent de l'étranger, et vous accueillez des pays comme l'Azerbaïdjan, la Colombie, l'Iran, dont les scènes sont prometteuses. S'agit-il d'une volonté propre à Art Paris Art Fair ou bien d'un reflet du monde artistique ?

Les deux. Ces galeries savent que nous sommes une foire de découverte et nous sommes très ouverts aux autres cultures. Art Paris Art Fair est cosmopolite et je considère cela comme une chance. Nous nous intéressons aux pays arabes, africains, sud-américains, à la Russie... Nous montrons une géographie de l'art différente et les galeries ont connaissance de cela. Nous avons une attitude active qui nous conduit à nous tourner vers les scènes émergentes. Une des recettes de notre succès est d'être à la fois cosmopolite et local.

Votre programme de projection s'est densifié : il y a trois ans vous présentiez une projection, il y a deux ans trois projections, cette année six.

Nous sommes l'une des rares foires qui donnent une place aussi prestigieuse à l'art numérique en mettant à disposition la façade du Grand Palais. Cette année, les projections seront toutes des créations originales. Ce n'est pas simple car le Grand Palais est un bâtiment historique et il faut obtenir une autorisation, ne serait-ce que pour installer les tourelles de projection ! Ces oeuvres sont spectaculaires et le public les apprécie. Nous présentons six projections dont trois concernent la

Corée, un pays à la pointe de l'art numérique. Nous avons aussi un groupe suisse, d'Azerbaïdjan et un français, Antoine Schmidt. Il y a une vraie mixité dans les projets présentés.

Où va-t-on retrouver l'art numérique dans la foire ?

La galerie Charlot (Paris) est spécialisée dans le domaine. Tout cela est encore frais. En France, on a tendance à regarder l'essor de l'art numérique comme de l'événementiel, avec un certain snobisme. Dans d'autres pays, il y a moins de réticences. En Corée, les artistes travaillant le médium numérique sont nombreux et c'est une évidence pour eux.

Pouvez-vous nous dire quelques mots sur le prochain focus d'Art Paris Art Fair, l'Afrique ?

Nous souhaitons changer d'orientation — après plusieurs années à regarder vers l'Est. L'Afrique est un continent qui s'ouvre à l'art ; nous voulons parler d'une Afrique ouverte, multiple, plurielle. D'ailleurs, cela ne se réduit pas au continent puisque des galeristes africains ouvrent à New York ou Seattle par exemple. Nous avons choisi Marie-Ann Yemsi en tant que commissaire du focus. Elle était commissaire de l'exposition « Odyssée africaine » au Brass à Bruxelles au printemps dernier. Cette collaboration va amener une nouvelle voie et de nouvelles voix, féminines notamment car Marie-Ann Yemsi travaille beaucoup avec des femmes et sa vision est celle de l'Afrique de la mondialisation plutôt que de la décolonisation. Nous avons commencé à travailler sur le projet depuis un an et nous avons déjà sélectionné une dizaine de galeries.